

## Les Injouguées

A traverser le grand store de soie rose, le soleil se colorait ; le gamin, un commissionnaire de l'imprimerie, s'arrêta sur le seuil du cabinet n'osant s'avancer dans la lumière joyeuse. Ebloui, et honteux de sa veste bleue toute grasse d'huile, il tendait le paquet, maculé par ses doigts tachés d'encre.

—Les épreuves de Monsieur... Madame...

—Robert Delys, tout court, mon garçon ! vint à son secours la jeune femme très mince et très droite qui se leva du grand bureau encombré de papiers.

Le gamin répéta, rouge jusqu'à la frange blondasse de ses cheveux.

—Robert Delys... Quand faudra-t-il venir les chercher ?

Robert Delys étouffa un baillement, lasse déjà du labeur ingrat et rebutant.

—Je téléphonerai ! répondit-elle, heureuse d'avoir trouvé une échappatoire à la date fixe qui la harçèlerait et, l'empêcherait de donner tout son esprit à la correction.

Dans la main du gamin, elle mit un pourboire généreux et, quand la porte fut fermée, s'installa de nouveau à son bureau.

Elle eut un geste vers le paquet d'épreuves, mais presque machinalement, ses doigts prirent le porte-plume d'écaillé, et sur une enveloppe ouverte dont la souscription portait : Mademoiselle Jeanne Méry, elle se mit à écrire dans un angle, alternativement, la pensée pas du tout là : Jeanne Méry, Robert Delys ; Jeanne Méry, Robert...

—Pauvre Robert ! Jeanne t'a vaincue !...

Et, cette fois très décidée, elle déchira le papier d'emballage cacheté par des pains d'une couleur douteuse.

L'impression première fut celle qu'elle ressentait toujours en présence de ses œuvres dans la toilette décevante des épreuves.

Le titre barbare, "Les Injouguées", ressortait monstrueux, non laminé, sur la feuille de papier de

mauvaise qualité, l'épigraphe, suspendue au dessous, lui apparut soudain ridicule en désaccord avec la thèse soutenue.

D'un doigt rapide, elle feuilleta les cahiers, assemblés par un point de brochure, reconnaissant au passage les phrases qu'elle avait ciselées avec passion, les mots neufs qui étaient le charme de son talent original, mais, désappointée qu'ils eussent ce visage-là, qu'ils exprimassent aussi imparfaitement sa pensée. La grande crainte lui vint, la torture du mal d'écrire, d'être inférieure à ses écrits passés, d'être en baisse, en baisse.

Son regard tomba sur l'enveloppe gribouillée — Robert prend sa revanche ! Elle sourit en songeant que Jeanne, elle, pourrait broder tranquille, sans pensée sous le front, dans l'embrasement endentellé d'une fenêtre, loin du souci des épreuves, des frayeurs que causent les mots qu'on a créés et qui, brutalement, semblent étrangers. Hors de quelle vie calme Robert l'avait entraînée !

Il suffit souvent d'un mouvement pour échapper à un cauchemar ; d'avoir souri, détendit l'esprit de Robert et sa verve de bohème reprenant le dessus.

—Bah ! fit-elle, le sujet peut m'avoir mal inspirée ! Ça m'apprendra à me défier de Jeanne et de son romantisme. Quelle dualité !

Et revenant aux premiers feuillets, elle commença à lire l'œuvre inspirée par Jeanne Méry.

Robert Delys possédait une délicatesse exquise en tout ce qui concernait l'intime d'elle-même ; mais, il a été dit : qu'il n'est point de femme tenant une plume, à qui n'échappe un sentiment dont son cœur a battu, un tombeau de ses rêves. Un jour ou l'autre, le roman douloureux ou joyeux sort de l'alambic du cerveau transformé, méconnaissable, palpitant de vie parce que "vécu". L'"histoire" écrite de Robert ressemblait étonnamment à celle de Jeanne Méry.

Comme son héroïne, Jeanne avait eu une enfance triste, loin, des siens,

dans un couvent où grâce à une tante religieuse, on l'avait acceptée pour un prix modique.

Dans ce milieu de petites bourgeois entichées de leur fortune, par la position d'élève pauvre, mise en dehors de ces petits à-côté qui sont le charme de la vie au couvent : Jeanne aurait pu s'aigrir, devenir jalouse et envieuse, si, d'elle-même, elle ne s'était mise à part, consciente qu'une barrière la séparait de ses compagnes ; que sa vie future, ainsi que celle présente, serait différente de la leur. Curieusement intéressée, pendant douze ans, elle demeura spectatrice au théâtre plus grand du monde, elle conserva, d'abord, "son rôle de fauteuil d'orchestre", ainsi qu'elle disait, et, là encore son bon sens la classa. Sa mère, tout ce qui lui restait de famille, une petite maman si faible, pour qui ses bras se faisaient maternels, inquiète de la laisser bientôt seule, usa ses dernières forces à paraître dans le monde, comptant sur la beauté de Jeanne pour trouver un fiancé peu exigeant sur la dot.

Jeanne, elle, ne mit pas longtemps à s'apercevoir qu'elle n'était pas de celles qui se marient.

Son intelligence, son esprit joints à sa beauté attiraient à son entour une cour flatteuse faisant verdier de rage le bataillon serré des petites oies blanches, bleues ou roses ; mais, bientôt le rang s'ouvrait et l'admirateur le plus passionné allait glisser l'anneau des promesses au doigt de la petite oie rose, bleue ou blanche.

Ces défections ne lui firent jamais éprouver un autre sentiment qu'un peu de dégoût et une vague pitié.

Et la petite maman s'en fut un soir, laissant sa Jeanne seule.

Libre de sa vie, Jeanne se sentit intensément attirée par le mouvement féministe. La rectitude de son jugement, la prévenant des écarts grotesques, des prétentions ridicules, grâce aussi à son talent littéraire, elle acquit bientôt une notoriété dont elle se montra digne.

Avec une foi d'apôtre, elle se donna toute à l'œuvre de relèvement moral et social de la femme : payant de sa personne dans les faubourgs malsains, où l'intellectualité de la femme ne s'élève guère au-dessus de zéro, où la compréhension de ses droits et devoirs se borne à subir le joug bru-